

LE CONTE DE LA PRINCESSE GUL-HINDY ET DU PRINCE CHEREF-ELDIN

Andrei Gorea

D'après le conte éponyme de Thomas Simon Guellette publié dans *Le Cabinet des Fées. Tome 4, Vol. 1. Les Mille et Un Quarts d'heure*. Eds. Philippe Picquier, 1994.

PERSONNAGES

Le Conteur

Géoncha – le bon génie

Zéloulou – le méchant génie

Riza – Reine de Tuluphan

Mochzadin – Roi de Tuluphan

Gul-Hindy – princesse de Tuluphan

Chéref-Eldin – prince d'Ormuz

Leurs Nourrices (dont Mérou)

Voix de l'anneau

PREMIER ACTE

Scène 1

(Le Conteur)

Un plateau, venté et pluvieux, pour sa moitié ouest, et éclatant de soleil, pour sa moitié est. Un chemin sépare les deux moitiés; il se perd dans le lointain au fond de la scène et s'arrête au milieu de la rampe qui figure la berge escarpée de la rivière de Salgora. Dans un arbre dénudé et chétif, du côté de la pluie, en avant, est accroupi Le Conteur.

Le Conteur. C'est parce que trop de soleil fatigue que la pluie et l'amertume ont leur part de bien-être. Qui saurait mieux dire ? Le fond de ma pensée n'intéresse personne. Sachez donc que Géoncha et Zéloulou sont deux chefs de génies. Géoncha, c'est le bon. Il fera de son mieux pour que vos sens se réjouissent de la grandeur de l'amour. Vous le verrez tantôt sur votre gauche. Zéloulou, lui, il exerce son inclinaison malfaisante. Depuis près de trois cents ans, ces deux chefs de génies, se livrent une guerre sans merci. Ce que l'un fait, l'autre le défait de sorte que le bon et le mauvais s'adonnent par leur grâce à une course perpétuelle.

Un jour que les deux génies étaient sur les bords de la rivière de Salgora...

Scène 2

(Le conteur, Géoncha, Zéloulou. Les deux derniers entrent comme prévu par les deux côtés opposés de la scène.)

Zéloulou (*s'abandonnant à des gestes contorsionnés et singeant chaque geste de Géoncha*).

Très cher confrère... hi-hi-hi. Tu ne crois pas pouvoir encore... encore et encore narguer celui qui ne peut l'être. Le roi Mochzadin et la belle Riza, son épouse se reviennent

doucement depuis leur chasse insolente. Les sabots de leurs royales montures font crisser le silex de mon âme. Ils s'amuse, ils m'amuse et c'est pour les amuser en retour qu'il me faut qu'ils cessent de s'amuser. Sais-tu déjà comment je vais m'y prendre, Géoncha, compère ? Le saurais-tu avant moi-même que ton espoir n'aura pas de quoi se flatter, car plus fort que la mort n'est que le ridicule dont tu te verras couvert comme moi je le suis par la pluie. Hi-hi-hi.

Géoncha (*un sage qui dodeline bizarrement de la tête et qui garde une fiole dans la main droite et un bouquet de roses de muscades dans la main gauche*). Ahaa. Ahaa, fils de tête dure, incorrigible malfaiteur, penses-tu pouvoir répandre tes mœurs sans que le soleil ne se couvre et que la foudre ne se nourrisse de tes cendres ? Mais enfin, ce n'est qu'une façon de parler. Que me prépares-tu pour cette fois ? Tu sais, ne sais-tu pas que ton sort est scellé et que le soleil suit à la pluie. Je dis ça comme ça, pour faire passer le temps. Sans toi, Zéloulou de malheur, cette histoire ne serait que triste platitude, aussi je te présente mes respects. Mais entre nous deux il va de la vie... (*Il avale une rasade de sa fiole.*)

Zéloulou. De la vie, de la vie. Il n'y a pas de raison qu'il en aille autrement. Et pour commencer on va s'exercer dès maintenant sur la belle Riza, reine de Tuluphan que voici s'amener des plumes multicolores de son royal gibier balayant le chemin. Quelle fine désinvolture...

Scène 3

(Le Conteur, Géoncha, Zéloulou, Riza & Mochzadin. Les deux derniers arrivent de très loin par le fond de la scène montés sur deux chevaux.)

Zéloulou continue ses grimaces en singeant Géoncha, alors que Géoncha dodeline de la tête. Riza et Mochzadin s'approchent lentement. Le conteur se trouve maintenant dans un arbre touffu du côté du soleil.

Le Conteur. Un jour que les deux génies étaient sur les bords de la rivière de Salgora..., maintenant c'est-à-dire -, pour tâcher de terminer leurs différends, les deux génies s'immiscèrent dans la vie du couple royal...

Pour ce qui suit, le Conteur raconte ce qui se passe sur scène.

Malgré l'insistance de Géoncha, le malicieux Zéloulou, s'approchant de Riza, qui chevauche auprès de son époux, Mochzadin, fait tout d'un coup un si grand bruit dans l'oreille de sa monture, que cet animal blanc, épouvanté emporte la princesse quelques efforts qu'elle fasse pour le retenir et la précipiterait dans la rivière, qui est profonde et mortelle dans cet endroit, si, d'un seul coup de sabre qui part d'une main puissante, Géoncha accourant à son secours n'abat la tête du cheval et retient dans ses bras cette princesse évanouie de frayeur.

déchirer

Le Conteur descend doucement de l'arbre. Il s'avance vers le bord de la rivière.

Ce secourable génie lui faisant sentir un bouquet de roses de muscades qu'il garde souvent dans la main, elle reprend non seulement l'usage de sens, mais ses habits, de vert qu'ils étaient, se trouvent de couleur de rose, et sans que ses traits changent, sa beauté augmentée à un point que le roi même, qui justement alarmé du péril de son épouse, la poursuit avec une extrême vitesse, a de la peine à reconnaître. Son étonnement dépasse les bornes. La mort extraordinaire du cheval de Riza, son habit de couleur rose et son excellente beauté, tout cela fait en si peu de temps, sans qu'il eût vu l'auteur de tant de merveilles, font que le roi et la reine doutent encore d'une vérité dont leurs yeux ne peuvent disconvenir.

La lumière baisse rapidement. Noir.

Scène 4

(Dans le palais de Tuluphan. La reine Riza et le roi Mochzadin, puis Géoncha.)

Mochzadin. Êtes-vous bien sûre qu'Effed, votre plus beau cheval, soit mort décapité ? Faut-il accepter sans comprendre sous prétexte que cela vous fatigue ?

Riza. Oui.

Mochzadin. Et pourquoi ?

Riza. Parce que, mon cher.

Où voulez-vous en venir ? Me soupçonnez-vous encore de complaisance avec les décapitations, de conduite licencieuse avec le rose de la vanité, d'irrévérence envers la beauté pour être devenue plus belle que vous ne le pouvez souffrir ? Pouvez-vous cesser d'agiter votre esprit et faire foi à vos sens lesquels ont dégusté infiniment la vie. Pourrait quiconque en dire autant ? Enfin, mon cher époux, viens, viens.

Alors que le roi s'approche de la reine, Géoncha apparaît de nulle part. Il dodeline de la tête. Le couple est saisi de frayeur et de respect chacun dans une posture improbable.

Géoncha (*en dodelinant de la tête sa fiole à la main*). Rassurez-vous, très nobles seigneurs. Je suis Géoncha, Roi des génies dont les méchants seulement contestent le pouvoir. Mais enfin, oublions tout cela. C'est moi qui ai tranché la tête d'Effed le magnifique, sans quoi votre sublime altesse aurait trouvé avec lui une mort certaine au fond de la rivière. Zéloulou, fameux de par le monde par mille traits de malice, n'a fait que chuchoter dans son oreille chevaline des mots incohérents qui se voulaient fatals. Le fripon savait bien qu'il me fallait intervenir et vous sauver. J'en conclus qu'il avait une dent contre Effed et j'avoue ne pas avoir saisi cette malice tout de suite. Mais si vous le voulez savoir, Effed était malade et ces jours contés. Aussi puis-je le dire, Zéloulou n'a fait que raccourcir sa vie d'un jour ou deux. A moins qu'il l'ait su, et il ne faudrait pas alors trop lui en vouloir. Parfois malice n'est que taquinerie. N'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, je vous ai voulue, altesse, plus belle que toute femme. (*Il prend une rasade de sa fiole.*)

Mais je ne borne pas mes bienfaits à si peu de chose. Je prétends encore faire cesser la stérilité de cette princesse. D'aujourd'hui en neuf mois elle donnera naissance à une fille aussi belle que sa mère.

Géoncha disparaît. Après frayeur et incrédulité, le roi et la reine batifolent, s'embrassent, gambadent, etc., alors que la lumière s'abaisse dans le noir.

Scène 5

(Dans le palais de Tuluphan neuf mois plus tard. La Reine Riza et le Roi Mochzadin, le bébé Gul-Hindy, puis Géoncha.)

La reine Riza qui vient d'accoucher de la sublime Gul-Hindy, la berce dans ces bras. Le roi Mochzadin donne parfois des signes de sénilité.

Riza. Ma belle Gul-Hindy, où dans ce coin du monde est-il déjà né ce prince qui osera lever les yeux jusqu'à ta beauté divine ? Voyez-vous, très cher Mochzadin, ce que cela veut dire avoir mal choisi son royaume ? N'aurait-on pu trouver un pays mieux placé, un peuple plus vaillant, un climat plus propice et l'adopter en tant que Roi et Reine comme, selon les sources anciennes, Outzim-Ochantey, prince de la Chine, a trouvé bon de faire avec un royaume qui lui barrait la route ?

Mochzadin. Mais oui, très certainement, ma bien-aimée. Mais as-tu oublié combien il fait longtemps que nous ne nous sommes plus promenés de par le monde et qu'une certaine fidélité vaut souvent mieux qu'une découverte passagère ?

Riza. Que voulez-vous dire ? Pourquoi cette prévoyance de boutiquier et pourquoi ce détournement de mes paroles ? J'ai signifié tout le contraire de "découverte passagère". Je parlais d'un pays où la beauté de Gul-Hindy aurait pu s'épanouir davantage et dont les voisins auraient été plus à même d'engendrer les princes dignes de cette beauté.

Mochzadin. Certainement ma belle dame. Mais vous rappelez-vous qu'après un bref séjour dans le royaume de son choix, le prince Outzim-Ochantey s'est retourné en Chine, son pays natal ?

Riza. Cela s'entend, il était infiniment plus grand, plus riche, plus propice... Mais nous, très cher époux, nous ne sommes point de Chine. Me comprenez-vous ?

Géoncha fait son apparition comme précédemment.

Géoncha (*qui dodeline de la tête*). Je vous entends parler de la Chine, mais vous n'avez rien à y faire, croyez moi. Je viens avec un plaisir extrême donner la dernière main à un si bel ouvrage (*en montrant vers le bébé*) et vous annoncer le sort qui lui est préparé.

Riza. Béni soit-il !

Mochzadin. Dites-nous s'il nous protégera des royaumes imaginaires.

Géoncha. J'assistai hier à la naissance d'un fils du roi d'Ormuz que je nommai Chéref-Eldin et auquel j'ai trouvé tant de ressemblance avec cette aimable princesse que j'ai résolu de les unir un jour par les liens les plus saints.

Mochzadin. Ressemblance vaut donc union ?

Riza. S'il est question de beauté, de rang et de fortune, cela va de soi. Toutefois, comme je le disais au Roi, nous nous devons d'aspirer à un royaume plus grand que le notre...

Géoncha. A la bonne heure. Les grands royaumes sont parfois cachés aux yeux les plus intrépides.

Mochzadin. Chère épouse, vous souvenez-vous des royaumes de l'amour ? Ils n'ont pas de frontières. (*Vers Géoncha.*) Il faut comprendre que le Tout Puissant, par votre entreprise, nous comble de Sa grâce. J'aimerais bien savoir en quoi nous Lui avons tant plu. Retracer les choses jusqu'à leur origine est part de ma nature. Dites-nous, génie puissant, cette union est-elle sans embûches ?

Géoncha. Votre œil est plus perçant qu'il ne paraît. Je prévois, en effet, que le bonheur dont Gul-Hindy et Chéref-Eldin doivent jouir sera traversé par une amertume cruelle qui mettra votre fille à deux doigts de la mort s'ils devaient se connaître avant leur dix-sept ans. C'est à vous seigneur d'empêcher que la princesse ne voie aucun étranger jusqu'à ce qu'elle ait passé le moment fatal inscrit dans les astres. Voilà le seul remède que j'y trouve, si vous n'aimez mieux de la mettre entre mes mains ce qui lui garantirait tout retournement de fortune.

Riza (*après une consultation brève avec Mochzadin*). Ne trouvez point mauvais, seigneur, que nous gardions auprès de nous la petite Gul-Hindy car nous ne pouvons plus nous en passer et nous garantissons à notre tour sa sécurité absolue afin qu'elle rencontre en toute sérénité ce prince dont vous parlez et qui doit être de souche divine pour que je n'aie jamais oui parler d'un royaume tel que celui d'Ormuz.

Géoncha. Songez seulement, sitôt que cette princesse aura dix ans accomplis, à la soustraire aux yeux de tous les mortels car le danger ira ensuite grandissant. (*Il avale une rasade de sa fiole.*)

Pantomime : Géoncha soulève l'enfant et la comble de toutes les belles qualités qui peuvent rendre parfaite une personne de son sexe alors que le couple royal lui fait mille remerciements et autres courbettes.

Scène 6

(Le Conteur, les bébés Gul-Hindy et Chéref-Eldin, leurs Nourrices, puis le génie Zéloulou)

Les deux chambres princières du palais de Tuluphan et de celui d'Ormuz séparés par des monts et des vaux. Le Conteur raconte ce qui se passe sur scène.

Le Conteur. A peine le malin Zéloulou sut-il ce que Géoncha avait fait pour Gul-Hindy et pour Chéref-Eldin, qu'il résolut de se réjouir, en traversant la vie de ces aimables enfants. Il se rend pendant la nuit au palais du roi d'Ormuz, enlève le petit prince, l'apporte chez Mochzadin, le met sous les habillements de Gul-Hindy et, couvrant cette petite princesse de ceux Chéref-Eldin, il va la placer un moment après dans le berceau de ce dernier.

L'on peut aisément juger la surprise où se trouvèrent les deux nourrices lorsque, le lendemain matin, elles trouvèrent, chacune en son particulier, leurs nourrissons si différents de ce qu'elles les avaient vus la veille.

Mérou (*la nourrice de Gul-Hindy*). Je dirai aussitôt que celui-ci n'est pas Gul-Hindy. Que l'on me frappe et que l'on me déchire, que l'on me crache à la figure si ceci n'est pas un ombilic de trop. J'ai vécu, mais je ne mourrai pas sur le gibet. Ce qui sort ne peut être enfoncé et ce relief ne peut être nivelé sans qu'il en aille du sang et sans dégâts visibles. Ma voisine la sorcière rira bien mais rira court. Elle ricane déjà: son visage droit est mou et son visage gauche contracté alors, voyez-vous, sa bouche est oblique. 'Nourrice de la princesse, qu'elle dit, grosse baudruche, vas-tu t'enrichir de ton lait poisseux alors que je me tortille dans la misère, moi qui lis ton destin jusqu'à sa dernière goutte ? Est-ce que tu sais, malpropre, qu'un de ces jours ton vermisseau de Gul-Hindy se laissera pousser un appendice qui, aussi petit qu'il soit, s'enfoncera comme une épine dans ton bien-être crapuleux ? La voilà la coquine qu'elle disait vrai et que mes jours sont comptés dorénavant. Oh, malheur, comment retrancher ce qui est vrai ?

La Nourrice de Chéref-Eldin. Mon vieux mari qui est mort bien avant qu'il ne naisse – qu'il macère en enfer – ne cessait de me dire la bonne fortune. Il me disait qu'un matin ma longue vie prendra une tournure si infâme que seul le sexe d'un nourrisson me fera gémir de désespoir. L'étoile naissante d'Ormuz, mon prince de tous les jours, cette bouche minuscule qui me suçait si goulûment, s'est transformé en fille et agite maintenant ses jambes ridicules sans queue ni tête.

Zéloulou apparaît de nul part.

Zéloulou. Tu ne toucheras point ni à son sexe, ni à son habit, ni à son nom qui est Chéref-Eldin, et tu persisteras dans les inepties que tu aimes débiter au Roi et à la Reine. (*En s'adressant alternativement à la Nourrice A et à la Nourrice B.*) Personne ici ne saura que cette fille a un pénis et que ce garçon en manque. Si jamais, misérables, de vous exhale la moindre rumeur avant que ces abrutis inconscients atteignent leur dix-septième année, soyez sûres que je vous accrocherai par une jambe parmi les vampires aveugles et sanguinaires qui vous écorcheront les larynx dans le noir éternel et humide. Pas un mot, pas un souffle, pas un geste, malheureuses, car mon dessin ne vous souffre que pour mieux vous ignorer.

Zéloulou disparaît.

Le Conteur. A ces mots et à l'aspect furieux de ce monstre, les deux femmes furent si effrayées qu'elles résolurent de garder religieusement le silence et elles auraient tout souffert plutôt que de révéler le secret.

Chéref-Eldin fut donc élevé à la cour du roi Mochzadin sous le nom de Gul-Hindy, et cette princesse, sous les habits du prince d'Ormuz, se rendit en peu de temps si parfaite dans tous les exercices du corps, qu'à l'âge de quinze ans il n'y avait aucun des sujets du roi de ce pays qu'elle ne surpassât. (*Pour ce qui suit, l'on voit la fausse Gul-Hindy exemplifier en arrière scène, sous une lumière tramée par un grand rideau en voile blanc, les dres du Conteur.*)

Le jeune prince ne recevait pas des instructions aussi convenables à son sexe; celui qui paraissait être le sien l'engageait dans des occupations bien différentes. Il s'amusait ordinairement à broder, et, suivant l'ordre de Géoncha, retiré depuis l'âge de dix ans dans le palais royal inaccessible à tout autre homme qu'au roi lui-même, il ne quittait son ouvrage que pour chasser dans le parc, accompagné de ses femmes et quelques-uns de ses eunuques.

Sa nourrice, qui ne le quittait jamais, le voyant approcher de sa seizième année...

Scène 7

(Chéref-Eldin pubère, habillé comme Gul-Hindy, sa nourrice Méroü, les dames de compagnie de Gul-Hindy, puis la reine Riza, le roi Mochzadin et le Conteur.)

Méroü. Alors que de jour en jour la sève l'ennoblit et qu'il lève de plus en plus sa tête pulsative cet organe il faut le cacher de mieux en mieux parce que notre vie en dépend.

La fausse Gul-Hindy (*en répandant des larmes*). Mais pourquoi ? Pourquoi cette vaillante gloire faut-il que je l'enfouie dans des jupes bouffantes, pourquoi rendre sa puissance creuse pour son malheur et le mien alors que par elle je suis ce que je suis, un homme et un prince qui se devrait jouir de harems opulents, des parfums les plus secrets des femmes, de leur empreinte indélébile enfouie entre ma cuisse et la croupe de mon cheval et que les bêtes sauvages devraient me renifler craintives, la nuque basse et les babines retroussées de rage impuissante ? Et quel injuste motif oblige le roi et la reine de me laisser ainsi languir dans une vie molle et oisive ?

Méroü. Ce sont des choses que j'ignore. Mais, cher prince, ou plutôt chère princesse, car c'est ainsi qu'il faut que je vous parle, tout ce que je puis vous assurer, c'est que le roi et la reine y sont trompés les premiers : ils vous croient fille ; ils en ont été convaincus par leurs propres yeux, mais hélas, les choses changent. Je ne puis dire davantage. Le temps venu, vous apprendrez le reste. Surtout ne vous exposez point aux malheurs cruels dont je vous ai tant de fois menacé en vous faisant connaître avant votre dix-septième année pour ce que vous êtes ou aurais dû être.

La fausse Gul-Hindy. O, si au moins ces délicieuses femmes qui me tiennent compagnie du matin jusqu'au soir pouvaient prétendre à mes caresses ! Comment peut Dieu souffrir que je me laisse bercer par les leurs, les plus subtiles qui soient, en faisant mine de les recevoir comme une comparse, princesse, soit, mais une princesse dont le sang ne fait qu'un tour et qui pourrait les satisfaire toutes, une par une et toutes en même temps ? Vois-tu comment elles me câlinent, me massent, m'étreignent et me titillent sans gêne et sans espoir ? Je sens un tel désir que mon regard se trouble, mon ciel est noir, je tremble, je transpire, mon âme chavire et mes forces s'épuisent, o, ma désespérance est sans marges. Il me faut, il me faut, chère Méroü, donner cours libre à l'ambition tendue qui gonfle sous mes jupes et dévore mes entrailles.

Entrent la reine Riza et le roi Mochzadin.

La fausse Gul-Hindy (*qui ne les voit pas encore*). Et puis, comment m'accommoder de ces mains délicates, de ces épilations quotidiennes, de ces bijoux ignobles qui brûlent ma chair, de ces voiles, de ces faux seins, de cette immense et perpétuelle frustration, des bals orgiaques qui peuplent mes rêves de nuit et mes rêves éveillés ? Et puis, comment m'accommoder de ces discours incohérents que tu me tiens sans relâche depuis toujours. Ceci ne peut plus être...

La Reine Riza. Ma bien-aimée, tendre Gul-Hindy, la beauté infinie de vos traits et la douceur de votre âme remplissent la mienne d'une joie sans partage. Et pourtant je vous vois languide, rêveuse, affligée. Seriez-vous malade, faut-il que j'appelle nos grands docteurs, nos astrologues judiciaires ? Savez-vous que votre naissance fut décidée par Géoncha, le génie le plus aimable qui vous a couvertes des dons les plus inestimables pour le reste de vos jours ? Je me rappelle encore comme il vous a pris dans ses bras et vous a insufflé la beauté la plus achevée, l'esprit le plus noble, le jugement le plus sûr, l'accomplissement le plus glorieux. Je vous l'ai déjà dit, peut-être, quand votre seizième année donnera sa place à votre dix-septième, le prince charmant d'Ormuz, né en même temps que vous et d'aussi haute noblesse pourra vous visiter, vous dire son amour et partager le votre. Relevez votre front, très chère, il ne reste que peu de jours pour que votre bonheur soit parfait.

La fausse Gul-Hindy. Chère mère, mais pourquoi faut-il qu'en attendant ma vie soit si molle et oisive ? Pourquoi dois-je rester à l'abri de tout regard hormis le votre ? Si je pouvais au moins chasser avec les nobles de la cour, assister aux combats de vos fêtes, éprouver mes forces auprès des plus vaillants, m'instruire en assistant aux séances du Divan...

Mochzadin. Ma fille, vous êtes bien étrange, je l'admets. J'entends vos femmes dire que l'art de la broderie vous rebute, que vos canevas s'essoufflent sous vos doigts irascibles, que leurs caresses vous font frémir et vous remplissent d'une insaisissable douleur. J'entends dire qu'un je ne sais quoi émane de vos regards qui les met mal à l'aise. Qu'en est-il ? Voudriez-vous que l'on vous cherche d'autres compagnes, plus jeunes, ou alors plus dans la fleur de l'âge, plus expertes dans l'art de l'étreinte ?

La fausse Gul-Hindy. Plus expertes dans l'art de l'étreinte...

Mochzadin. Je vous comprends bien mal, ma fille. Votre état attriste beaucoup votre mère et m'intrigue au plus haut point. Pour tout vous dire, je n'ai plus ressenti un tel désir de

comprendre depuis la mort singulière d'Effed – le cheval blanc de votre mère – qui a présagé votre naissance. Comprendre, voici ce qui me plairait.

Riza. Comprendre, comprendre... Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? (*Vers Gul-Hindy.*) Ma fille, il me semble que vous vous méprenez sur ce que vous êtes et sur ce que cela signifie. Je vais vous le dire. Vous êtes l'unique princesse du royaume de Tuluphan et votre sort est lié dès la naissance à celui du prince de d'Ormuz votre égal en rang et en beauté, vaillant plus que tout autre. Il convient de l'attendre – votre jeune âge le permet sans préjudice – et cela faisant, parfaire votre essence en ajoutant foi à votre grande beauté et à votre inestimable intelligence. Je vous l'ai enseigné mainte fois, il ne convient point à une fille de se mêler aux hommes de la cour fussent-ils adolescents ou d'une noble vieillesse.

Mochzadin. J'acquiesce. Toutefois, chère épouse, j'aimerais tant que Gul-Hindy nous dise davantage sur la cause de sa langueur ? Oh, chère enfant, essence de mon essence, j'aimerais tant comprendre !

La fausse Gul-Hindy. Vous voulez mieux comprendre. Mais, cher père, mon essence, comme vous dites, savez-vous ce qu'elle est ?

Mérou. Ce n'est que Dieu qui puisse répondre à une question si incongrue. N'essayez point de comprendre ce qu'il faut découvrir en vivant. Les yeux s'ouvrent alors qu'on les croit fermés. Vos Majestés, ces jours-ci la chaleur a été bien grande et elle a étourdi Gul-Hindy. Laissez-nous nous aller rafraîchir dans le bassin d'ambre. Elle y retrouvera sa force et son humeur s'y dissipera.

La fausse Gul-Hindy. Oh, chère Mérou, que dites-vous là, le bain et les caresses... (*Aparté*) Plus jamais.

Riza. Mérou a raison. Vous comprendrez une autre fois...

Le roi et la reine acquiescent. Ils embrassent Gul-Hindy et se retirent.

Le Conteur. Ces discours si souvent répétés désespéraient le prince. Et ce jour-là il résolut enfin, quelque chose qui lui pût arriver, de s'éloigner pour toujours d'un lieu et d'un destin si contraires à sa santé du corps et de l'esprit. (*Pour ce qui suit, le Conteur raconte ce qui se passe sur scène.*)

Il choisit une nuit sans lune et, après avoir pris deux bourses pleines d'or et quantité de pierreries, il franchit les portes du palais et de la ville et se perdit dans la campagne où il marcha toute la nuit et tout le jour suivant sans repos pendant que le roi et la reine

perdaient le temps à des regrets et à des réflexions inutiles. "O ciel, s'écriaient-ils en s'arrachant les cheveux et se meurtrissant le visage, que n'avons-nous accepté l'offre du sage Géoncha ! Nous ne serions pas livrés à présent à la plus amère douleur et à la crainte la plus accablante. Malheur, malheur, ne peut-on donc jamais éluder le destin !" Bien sûr que non. Et puis, comment pourrait-on s'opposer à la force d'une jeunesse bridée si longtemps par un sort emprunté.

Sur ces derniers mots, la lumière baisse jusqu'au noir.

DEUXIEME ACTE

Scène 1

(Le Conteur)

Pendant que la lumière augmente doucement.

Le Conteur. Il y avait plusieurs jours, seigneurs, qu'après son long voyage sur les mers, Chéref-Eldin marchait toujours vêtu en fille lorsqu'il arriva dans une prairie charmante. L'Arabie Heureuse ne produit pas tant de richesses et de bonnes senteurs que la nature en étalait en cet endroit. La terre y était couverte d'une herbe molle et toujours verte. Les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver n'y flétrissaient point les roses, les jasmins et les violettes dont la nature se parait. Leur baume exquise (*des odeurs peuvent se répandre dans la salle*) et leurs couleurs sans nombre réjouissaient autant les sens que l'âme. (*Le décors décrit par le conteur se révèle progressivement au spectateur.*)

Au bas de cette prairie s'élevait une roche cavée en forme de grotte. Depuis son sommet tombait une source dans un grand bassin de marbre rustique. L'eau était si pure, si belle, qu'elle invitait par son doux murmure à s'étendre sur ses bords qu'ornaient de couleurs vives mille fleurs sans nom. Un grand arbre y étendait ses branches si fournies et épaisses que son ombre restait impénétrable aux rayons du soleil en fournaise.

Scène 2

(Le Conteur, Chéref-Eldin, l'ombre du Monstre et Gul-Hindy)

Le Conteur. Le prince y attacha son cheval, s'allongea sur le gazon et dit à haute voix...

Chéref-Eldin (la fausse Gul-Hindy). O, puisse tout le peuple des Dives et Daggial lui-même venir me chercher noise que je répondrais par un sourire. Et encore, sera-t-il d'outre monde, du pays du sommeil, parmi le délice d'une âme qui se détend. Endors-toi, ma

vigueur, sur cette pelouse mousseuse et rêve le bleu du ciel. Au gré des nuages prend forme une femme qui cache un homme mais l'étendue du monde céleste ne garanti que l'absolu. Voici le sommeil, voici ce bien-être...

Le Conteur. Le prince s'endort accablé de fatigue.

L'ombre gigantesque d'un monstre antédiluvien apparaît en ombre chinoise. Elle approche de la fausse Gul-Hindy et semble s'arrêter hébétée au-dessus de sa belle allure. Le silence qui dure est brusquement déchiré par son cri de détresse et d'amour. Ses membres s'agitent, il rejoint ses membres antérieurs et adresse au ciel une plainte sonore. Et puis, en reposant son regard sur la belle endormie, ses gémissements s'arrêtent et en peu de temps se transforment en un rire qui tourne au ricanement. Un vent brutal se lève, alors que le monstre, ou son ombre, s'élance pour attraper la fausse Gul-Hindy qui ne se doute de rien. C'est à ce moment qu'une flèche qui paraît partir d'une main invisible perce l'air avec un sifflement et s'enfonce dans le coeur du géant mélodramatique qui tombe pour sa mort avec un hurlement dernier. La fausse Gul-Hindy s'éveille, réalise la situation et cherche des yeux son sauveur. elle le découvre debout auprès du tronc épais de l'arbre. C'est un jeune homme d'une beauté extrême. tellement semblable à la sienne que Chéref-Eldin se demande si ce n'est son ombre vivante.

Les deux jeunes gens s'admirent en silence. Mais enfin...

La fausse Gul-Hindy. Je vous dois l'honneur et la vie, seigneur, mais apprenez-moi, je vous en conjure, à qui ai-je une obligation pour toujours présente à ma mémoire ?

L'inconnu hésite. interloqué par la beauté de la fausse Gul-Hindy.

L'Inconnu (le faux Chéref-Eldin). Pour tout autre que vous, madame, je m'appelle Mobarek, et suis fils d'un riche marchand d'Ispahan, que le seul plaisir de voyager a fait sortir de Perse. Mais un certain mouvement dont j'ignore la cause, me force à ne point dissimuler avec vous, et à vous avouer que je suis le prince d'Ormuz. Je fuyais de la cour du roi mon père, pour éviter un mariage que j'abhorrait, lorsqu'en passant par ces lieux, je vous ai vu arriver aux bords de cette fontaine. Les mêmes traits que nos visages partagent m'ont étonné à l'extrême et outre qu'ils m'attirent, ils m'ont donné la soif de vous connaître. Il ne m'aurait

guère fallu ce géant pour vous aborder. Je vous aurais regardée plongée dans votre doux sommeil autant que l'aurait exigé votre repos. Mais, madame, permettez-moi de vous dire que, quoique le devoir d'un prince, tel que je suis, m'oblige de donner du secours aux personnes de votre sexe, quelque chose de plus m'animait quand j'ai pris votre défense. Pardonnez, madame, cet aveu téméraire, et que cette déclaration n'effarouche pas votre pudeur ; un obstacle invincible s'oppose au bonheur que je pourrais prétendre, en me faisant aimer de vous : je ne vous demande donc que votre amitié. Mais, madame, je vous la demande avec toute l'ardeur possible, et vous aimerai avec tant de pureté, que votre vertu n'aura jamais lieu de s'en plaindre. Dites-le moi, qui êtes-vous ?

La fausse Gul-Hindy (*après un moment d'interdiction, à part*). Le prince d'Ormuz ! Celui-là même qu'il me faut épouser mais, avant tout, éviter au prix de la vie avant mes dix-sept ans ? Celui qui, choisi entre tous par Géoncha, le roi des génies, devra faire mon bonheur alors que cela ne se peut ? Je rêve ! Je m'égare. Que se passe-t-il, quel charme s'empare de ma vie, que puis-je en attendre ? Comment la violence de mes désirs si longuement séquestrés trouve-t-elle tout d'un coup cette brèche pour s'épanche en s'apaisant et s'enflammant à la fois alors que, pour ce que je puis en juger, cet homme qui m'est prédestiné ne sera à jamais l'époux d'une fausse princesse Gul-Hindy ? Et pourquoi, malgré tout, je frémis, mes sens me confondent, le désir monte comme une sève que le trouble terrasse ? Il me faut le lui dire, mais que faire des menaces terribles que Mérrou me dit depuis toujours peser sur mon sort et le sien si je dévoilais mon sexe à quiconque. O, prince, déjà je vois ton malheur en apprenant une si déconcertante nouvelle. Que feras-tu de tant d'amour qu'il faudra dissiper ? Et comment pourrais-je te consoler !

(*En s'adressant au faux Chéref-Eldin.*) Seigneur, vos manières sont si respectueuses, votre beauté si grande et mon obligation envers vous si consolidée, que j'aurais tort de me plaindre de votre aveu. Vous ne me demandez que l'amitié, je vous la dois sans réserve. A mon égard, j'aurais voulu chasser davantage que je ne l'ai fait, et avoir moins brodé. J'ai rêvé de tournois illustres ou même de vrais combats, j'ai rêvé aux séances du Divan, et aux amours... Mais, quelques raisons que je ne puis vous dire sans m'exposer aux plus cruels malheurs, m'ont fait quitter la cour du roi mon père. Quelque résolution que j'aie prise de taire mon nom à tout l'univers, en empruntant un autre, je ne crois pas, seigneur, devoir vous laisser en ignorer le vrai. Je suis la fille unique du roi de Tuluphan et je m'appelle Gul-Hindy.

Le faux Chéref-Eldin. Juste ciel ! quoi, vous êtes cette aimable Gul-Hindy dont la renommée a publié la beauté dans tout l'Orient ? C'est vous, madame, la cause de ma fuite et sa raison me désespère ! Vous voici ! Ah, ma princesse, pourquoi faut-il que nous ne soyons pas nés l'un pour l'autre ! O souverains arbitres de toutes choses ! Vous qui connaissez le fond de mon cœur (entre autres), que vous ai-je donc fait pour le tourmenter si cruellement ? (*Vers le public.*) Et toi, perfide amour, pourquoi y allumer une flamme si prompte et si vive alors que tu sais bien l'impossibilité qu'il y a de l'éteindre ? Oui, ma princesse, je vous adore, mais je suis obligé de vous fuir. Mon père vient d'envoyer des ambassadeurs au roi Mochzadin pour qu'en mon nom ils vous demandent en mariage. L'ancienne amitié qui règne entre ces deux monarques me fait croire que le roi de Tuluphan ne refusera pas celui d'Ormuz. (*Après une pause.*) Adorable Gul-Hindy, je vous le répète encore, quelque catastrophe qui puisse arriver, et quand notre grand Prophète même s'en mêlerait, je ne puis être uni avec vous, quoique je donnerais tout mon rang pour être en état d'avoir ce bonheur.

La fausse Gul-Hindy. Prince, je ne pénètre point les raisons qui vous font me parler ainsi. Mais ce qui offenserait peut-être une autre que moi, est justement ce qui me fait vous estimer davantage. Sachez que je n'ai pas moins de sujet que vous de fuir le mariage que l'on me prépare, et que ce que je viens d'apprendre m'éloignera pour toujours de la cour du roi mon père.

Le faux Chéref-Eldin. Eh bien, belle princesse, fuyons donc ensemble et, sous des noms empruntés, cachons à toute la terre un prince et une princesse en fermant, quelque soit le supplice, l'oeil sur les larmes que nos pères et mères ne cesseront de verser en sachant notre fuite. Mais, madame, puisque par une fatalité cruelle je ne puis être à vous, j'en atteste notre grand Prophète, je ne serais jamais à personne. Je vous aimerai d'une manière toute pure et sans espérance et je n'aurai jamais d'autre objet de mes désirs et de ma gloire, que votre charmante personne. Que je serais heureux si vos sentiments s'accordaient si bien avec les miens, qu'il n'y eut que la seule mort qui put résoudre une si belle union ! Mais je m'égare. Pardonnez, madame, ces transports indiscrets. Quoi ! parce que je ne puis vous posséder, faut-il que vous priviez un prince plus heureux que moi de ce qu'il y a de plus beau dans la nature ?

Cette dernière phrase peut aussi bien être dite par la fausse Gul-Hindy. Dans ce cas "prince" sera remplacé par "princesse". Si ceci est le choix de la soirée, le faux Chéref-

Eldin réagit avec un étonnement à peine dissimulé et la fausse Gul-Hindy continue comme il suit.

La fausse Gul-Hindy (*en rougissant*). Oui, seigneur, je vous permets de croire que ce que vous me proposez m'est agréable. Puisque les astres s'opposent à notre union, jamais je n'engagerai mon cœur qu'au seul prince d'Ormuz. Qu'une amitié inviolable nous joigne, si l'amour, par un caprice cruel, a entrepris de nous séparer. (*Et, à part*). Que fais-je, que dis-je, où est-ce que je veux en venir ! Mes désirs séquestrés depuis ma tendre jeunesse je décide de les isoler pour toujours ?...

Son discours est recouvert par celui, aussi en aparté, du faux Chéref-Eldin.

Le faux Chéref-Eldin (*à part*). Je te salue abstinence car tu remplis mon corps de frissons. Quelle est la vraie différence entre ce qui se passe dans l'esprit et ce qui se passe dans le corps dès lors que le corps ne se révèle que dans l'esprit et que l'esprit engendre le corps ? O, mon esprit n'est que corps et mon corps n'est qu'esprit. (*Pause.*) Je le pense, je l'ai lu ?... Je le vis en ce moment, je le vivrai toujours. Je ne sais... je m'élançe, je ne puis faire autrement...

Le jeu de scène des deux amants est libre. Il est aisé de le voir proche d'un mélange de pantomime moderne et de commedia dell'arte. Quoi qu'il en soit, il est silencieux. Le Conteur se révèle sous un éclairage inattendu.

Le Conteur. Enfin, seigneurs, ces deux amants, malheureux de méconnaître leurs conditions réciproques, mais heureux par la sympathie qui se trouvait entre eux, et apaisés par la douce brise de la tendresse qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre – ces deux amants, dis-je, trouvèrent en si peu de temps tant de raisons de délice, autant pour l'esprit que pour le corps que, justement, tous les deux en furent subjugués au point du non-retour. Et ils poursuivirent ensemble leur chemin de par le monde...

Cependant, les deux amants s'éloignent vers l'horizon de la scène et la lumière baisse.

Scène 3

(Le Conteur, et puis Gul-Hindy et enfin Chéref-Eldin)

Le décor représente, en premier plan, un bocage en orée d'un bois de palmiers. Quelques touffes d'arbres obstruent ici et là la vue. En arrière plan, se trouvent d'un côté et de l'autre de la scène les chambres de Gul-Hindy et de Chéref-Eldin. Elles sont suggérées de façon minimale, par exemple à l'aide d'un seul lit dans chacune. Le jeu des lumières fait découvrir, selon les besoins, les chambres ou le bocage. En fait, La scène pourrait aussi bien être vide pour peu que ces deux plans puissent être suggérés par la mise en scène.

Le Conteur. Ils avaient marché plusieurs jours lorsque, en s'avançant vers l'orée d'un bois, ils virent un vieillard vénérable qui, se trouvant devant la porte d'un palais majestueux, bien que d'une simplicité magnifique, les convia à honorer sa table et à partager le confort et la paix de son palais ne fut-ce que pour une nuit, le temps qu'ils reprennent leurs forces. Ils acceptèrent et se présentèrent au vieillard comme frère et soeur fuyant la rigueur d'un vizir quelconque, en occurrence celui de Samarkand...

L'appartement qui échut à la véritable Gul-Hindy était d'une propreté sans égale et orné de tableaux peints par un indien, égale en mérite au fameux Many.

Le Conteur continue sa description en s'appuyant activement sur un luxe de détails gestuels et sur une physionomie dont la mobilité est frappante. Gul-Hindy fait son apparition et examine avec attention les tableaux (pas nécessairement visibles) que décrit le Conteur.

Cet indien était si excellent dans son art et dans le ménagement des couleurs et des ombres qu'il aurait pu exprimer avec son pinceau l'haleine même et la respiration de toute chose. Dans l'un de ses tableaux, un enfant qui porte une sphère sur la tête et dont le visage est éclairé par une lumière intérieure majestueuse est monté dans un char de triomphe qu'embrase le soleil. Ses mains sont garnies de flèches d'un rouge sombre et profond alors que quelques autres reposent à peine moins brillantes dans le carquois qu'il porte sur l'épaule. Son épée à la hanche, il tient fermement de sa main gauche une chaîne

épaisse qui asservit une file infinie de personnes de tous âges, de tous sexes et de toutes conditions qu'il traîne après son char. Les visages de cette interminable multitude expriment les passions les plus vives, depuis la haine brute jusqu'à l'extase le plus déstructurant.

Le célèbre peintre s'est surpassé dans cet ouvrage et, par un raffinement qui n'appartenait qu'à lui seul, les vents qu'il a peints paraissent retenir leur souffle de peur d'augmenter les flammes répandues sur ce chef-d'œuvre que Gul-Hindy regarde immobile.

Gul-Hindy – le faux Chéref-Eldin – se retourne vers le publique et récite.

Gul-Hindy.

D'une tendresse illégitime
Koka ressenti les effets
Elle aima Cyne, et ses attraits
Ne purent engager son frère dans un crime

Alors qu'il la fuit avec horreur
Elle s'en échappe avec violence
Mais en ressentant de son geste la démente
Une source d'eau elle devient de douleur

Les dieux touchés par sa peine
Restèrent songeurs en conseil
Pendant que l'astre du soir se muait en soleil

O dieux ! faites qu'elle soit une fontaine
Où son amour criminel éteigne sa flamme
Et où le miroir d'eau rappelle qu'elle fut femme

Gul-Hindy – le faux Chéref-Eldin – reprend sa rêverie face aux tableaux invisibles décrits par le conteur.

Le Conteur. Jamais on n'avait rien vu de plus beau ni de plus touchant que cette peinture.

Mais quelque délicatesse de pinceau que l'on y remarquât, la princesse en détourna les yeux. Elle en rencontra une autre où elle pensa voir Koka, l'arrière-petite-fille de Minos, en train de se métamorphoser en une source intarissable alors qu'elle est sur le point de se jeter dans l'abîme depuis un haut rocher. Son amour passionné pour son frère jumeau, Cyne, a contraint ce dernier à l'exil, loin de sa patrie et de ses mœurs. Qui sait si cette aimable transformation voulue par les nymphes soulagera son chagrin éternel ?

Gul-Hindy. Qui sait ce qui est écrit dans les astres ? Juste ciel, faut-il donc que tout ce qui se présente à ma vue nourrice une passion dont la fuite ne peut être que funeste. J'aime, mais qui ? Une fille comme moi ? C'est cet obstacle invincible qui redouble mon amour. Ah ! malheureuse princesse, ne forme que des souhaits légitimes et n'aime que ce qu'une femme peut aimer sans crime, puisque la nature s'oppose à tes folles ardeurs. O belle Koka, ta soif s'est transformée en rivière alors que la mienne me dévore. Qui pourra l'éteindre si ce n'est l'oubli et la mort ? Dieu est grand ! Pourquoi ressentirais-je une passion aussi extravagante s'il ne devait se faire un pareil miracle en ma faveur ? Pourtant, cette célèbre histoire immortalisée sur une toile me trouble plus qu'elle ne me rassure et l'art sans limites du peintre ne semble se dénoncer que pour mieux m'instruire sur la tristesse du destin. Chère Gul-Hindy (*elle s'adresse évidemment à Chéref-Eldin*), une fois, une fois seulement je voudrais te serrer dans mes bras, sentir les arômes de ta peau et les retenir sur la mienne, la caresser jusqu'à ses plus subtils replis, plus fragiles que les velours les plus tendres, tracer d'un doigt confus le pourtour de tes lèvres qui m'aspirent comme un tourbillon divin... Ah ! je m'égare. Je m'égare, je m'égare, je m'égare. Je m'égare ! Seul remède à mes maux : la fuite. Adieu adorable objet de mon emportement. (*Après une pause.*) Mais quel mal y a-t-il à aimer la princesse de Tuluphan ? Peut-il être plus grand que celui de vivre comme un homme aux yeux même de mes propres parents alors que je suis femme ! Ce mal-ci, cette raillerie qui bafoue depuis toujours ma fibre intime, il est temps qu'ils cessent. Mais gare ! pas tant que cela peut affoler la belle princesse.

Gul-Hindy descend dans le jardin et gagne pensive le bocage. Le jeu des lumières dévoile alors, en arrière-plan, dans sa chambre, Chéref-Eldin. Il est debout et pérore de la façon suivante.

Chéref-Eldin. Alors donc ! Voici le mal que l'on m'a préparé en réponse à mes aspirations. Voici la jouissance que j'espérais trouver dans les sérails de ce monde, la volupté que je m'en allais cueillir sur les pistils les plus doux qu'ombrent les pétales des cuisses. Je m'y voyais déjà, je dégustais ces mannes l'esprit ravagé, hébété, obscurci sous la puissance de cette drogue extravagante qui abasourdissait mes sens... sauf un ! Comment se peut-il une telle concentration rayonnante du plaisir délirant ? Dieu ! Je sentais irradier dans mes veines une force qui dilatait mon âme, au-delà du bestial, du lubrique, au-delà de la volupté. L'œil dans l'œil, sans qu'un muscle de nos visages ne bouge, nous nous buvions magnétisés alors que je palpais d'un mouvement des hanches imperceptible le fond névralgique des abîmes lesquels, en réponse, glissaient en sens contraire entraînant la contredanse fébrile, menue et élastique de ses jambes en flambeaux qu'elle abandonnait à un grand écart dévorant. Je vois encore la cambrure arc-boutée par le rut qu'éclairait l'immense lune des fesses boisée de poils lubriques et dont le cœur vif d'un rouge profond pulsait baveux bordé de brun. Mon Dieu ! je délire ! Les lourdes vapeurs de cette drogue ont empoisonné mon sang. Je ne puis m'en défaire. Et pourtant !

Le prince d'Ormuz m'a ravi le bonheur et a jugulé ma quête. Quel double mystère se cache dans cette énigme ? Un homme habité par une grâce que je n'oserai déflorer et un amour sans chair encore plus fort que la folie extrême ! Cela ne se peut, je chavire...

Chéref-Eldin, chavire en effet, se reprend, attrape son arc et ses flèches, sort en plein air, respire profondément, s'enfonce dans le bocage vers la lisière du bois, entend un bruit, voit bouger une touffe d'arbres, tend aussitôt son arc et lâche une flèche meurtrière. Un cri pitoyable s'élance, Chéref-Eldin court promptement, rabat le bosquet et découvre Gul-Hindy transpercée par la flèche. Le voici qui chavire une deuxième fois, se reprend et se précipite pour donner assistance à la malheureuse. La lumière s'éteint.

TROISIEME ACTE

Scène 1

(Chéref-Eldin, Gul-Hindy et plus tard, Zéloulou)

Cette scène est raccord à la précédente. Gul-Hindy, blessée, est dans les bras de Chéref-Eldin et semble inanimée.

La fausse Gul-Hindy. Divine comédie ! Malheureux arc, malheureuse flèche, malheureux prince ! Meurs et porte la peine de ton indiscretion. (*Il va se traverser d'une de ses flèches quand il entend son ami soupirer. Repris par une joie sans mesure, il l'enlace avec fougue, essaye d'étancher le sang qui se déverse de sa poitrine et ce faisant il découvre un sein immaculé. Pendant quelques moments il semble perdre contact avec la réalité, se réveille convulsé de douleur et d'impuissance, ne sait comment agir et s'écrie les yeux baignés de larmes.*) O ciel ! fallait-il qu'une aventure aussi tragique me fît connaître la source de mes amours et la finalité de mes désirs ?

Et si j'étais un centaure et tu étais une Procris, mais sur fond de sarcasme, entourés par des chiens ricanants, plongés dans un vacarme universel... tout ceci ne changerait rien à ta mort... Mais Dieu, que dis-je, elle n'est pas morte.

Chéref-Eldin s'affaire à secourir Gul-Hindy. Il lui déchire la mousseline du turban et s'essaye à contenir le sang qui coule à flots. Il l'embrasse, pratique un simulacre de respiration bouche-à-bouche, désespère de l'immobilité de Gul-Hindy, se précipite vers une rivière pas nécessairement visible – c'est à dire que, selon, Chéref-Eldin sort ou ne sort pas de scène. C'est à ce moment que fait son apparition Zéloulou, le mauvais génie, qui s'empare aussitôt de Gul-Hindy. Chéref-Eldin ne le découvre qu'en se revenant avec son turban rempli d'eau. Il sort son sabre et s'élançe vers Zéloulou.

Zéloulou (*d'une voix terrible*). Arrête jeune téméraire si tu ne veux être l'assassin de cette moribonde princesse à qui je vais tordre le coup à ton moindre mouvement. Reste où tu es médiocre ignorant. Ta course se brise en ce moment. Lâche ton sabre !

Chéref-Eldin (*en lâchant son sabre*). Ah ! barbare, comme je t'arracherais la vie ! Comment oses-tu toucher ne serait-ce qu'un cheveu de la sublime personne que tu tiens dans tes bras ! Ose plutôt te livrer au combat singulier...

Zéloulou. Sache, vermisseau, que l'on me nomme Zéloulou, ce qui ne signifie rien pour tes oreilles juvéniles, mais voici enfin l'occasion de les en instruire. Mon bon vouloir est la loi de tous ceux qu'il s'amuse à choisir, car tel est mon pouvoir millénaire. Mon plaisir fut, à ta naissance – concomitante de celle de cette fillette –, de traverser votre vie. Il me plut d'échanger vos berceaux et demeures en te transportant toi depuis Ormuz à Tuluphan, et elle, en sens inverse. Je vous échangeai les habits et décidai que vous pousserez avec des sexes intervertis, du moins pour ce qu'il en est des apparences. Pour ce faire, par des menaces mortelles qu'elles ont considérées avec le soin et la sagesse qu'inspirent la peur la plus folle, j'ai obligé vos nourrices de tromper jusqu'à vos propres mères et pères dont la jugeote n'a rien à envier à la bêtise. Me comprends-tu, prince femelle ? Il était écrit que votre bonheur devait être parfait si vous aviez été jusqu'à l'âge de dix-sept ans sans vous connaître l'un et l'autre pour ce que vous êtes. Or, à ma grande satisfaction, tu viens de dénuder ce sein (*que Zéloulou attrape et exhibe*) avant le terme prescrit. La voilà donc en ma puissance, ce qui t'en prive à tout jamais. (*Alors que Chéref-Eldin donne des signes d'impatience.*) Garde ta maigre colère pour ceux qui en voient un mérite et tâche pour une fois de ne pas t'élever au-dessus de ce que tu es. (*Alors que Chéref-Eldin s'agite au bord d'une crise de nerfs.*) Calme-toi. Pose-toi là, dans les herbes. (*Chéref-Eldin obtempère comme hypnotisé.*) Gentil garçon. C'est bien. Voyons voir, où en étions-nous ? Ecoute-moi bien.

J'ai dit qu'elle m'appartenait à jamais. Cela est vrai si je le veux. Pourtant, je pourrais te la rendre. A une seule condition. Dans ton ignorance imbécile, tu t'es fait aider depuis ta naissance par un génie malsain. Il s'appelle Géoncha et il se fait un plaisir éternel à contrecarrer mes plans. Cette fois, il s'est mis en mauvaise posture en contribuant à sa perte. Car, ayant fait en sorte que tu te rendes furieux d'amour pour cette créature – toi qui, du matin au soir, t'épuises en fantasmes baveux –, il t'a rendu l'objet de mes désirs. Si tu la veux, cette fille, il faut que tu me livres Géoncha. C'est un génie puissant et il se flatte

d'amour pour les humains. Il javellera ta détermination par des discours mielleux qui toucheront ta petite âme. Cela te regarde. Ce Géoncha porte un anneau à sa main gauche. Tu t'en empareras. A l'instant même où tu auras cet anneau dans ta main, je serais là avec Gul-Hindy. Tu l'auras contre l'anneau.

Je peux te dire une chose. Géoncha s'abreuve goulûment d'une potion magique qu'il garde dans une fiole. Parfois il oublie en avoir bu et en reprend une dose. Mais si jamais il en buvait trois fois de suite, il tomberait alors dans un sommeil profond. C'est ta seule chance de lui prendre l'anneau. Toutefois, ce genre de méprise ne peut lui arriver sans une aide extérieure. C'est ton affaire que d'y arriver. *(Juste avant de disparaître avec Gul-Hindy dans une épaisse vapeur)* Et, avant que je n'oublie ; Géoncha ne tardera pas de venir à ton secours. Tu as intérêt à faire vite : pendant tout ce temps, ta bien-aimée vieillira d'un an chaque heure... afin que je puisse te la rendre plus mûre et satisfaire au mieux tes appétits.

Chéref-Eldin. Oh, monstre...

Zéloulou et Gul-Hindy disparaissent. Seul, Chéref-Eldin poursuit en pantomime. D'abord il se pâme. En revenant à lui au bout d'un moment, le voilà qu'il regarde décontenancé, tout autour sans s'y reconnaître. Il semble se laisser porter par une odeur qu'il poursuit en spirale jusqu'à retomber sur la touffe d'arbres où se trouvait Gul-Hindy. L'odeur le trouble, il vacille et puis se rappelle tout d'un coup. La douleur le frappe qu'il exprime par une panoplie de gestes parlants, tantôt en invoquant les cieux, tantôt en creusant la terre comme s'il préparait sa tombe. C'est ainsi qu'il révèle une taupe qui se met à traverser lentement la scène. Surpris, Chéref-Eldin arrête ses lamentations et la poursuit des yeux. Au bout d'un moment, il semble avoir eu une idée. Cette idée le réjouit et l'attriste successivement. Il commence à donner des signes de déraison et s'élance dans une suite désordonnée de culbutes et autres galipettes. Après un temps il s'arrête brusquement, réfléchit et semble prendre une décision. Il court après la taupe qu'il attrape et cache sous sa vareuse. Souvent, pendant son monologue, la taupe gigote sous ses habits.

Chéref-Eldin. Oh, monstre de moi et damnation infernale ! *(En changeant le cours de sa pensée.)* Je vois ce sein qui pointe à peine comme une écuelle de lait renversée où l'on aurait posé une cerise ou, plutôt, une jeune fraise des bois qu'il faut laisser mûrir alors

qu'elle se meure. Génies de malheur, vous vous êtes moqués de ma vie. Elle a servi de prétexte à votre querelle millénaire. Mais vous m'avez choisi pour instrument de votre mort. (*Changeant.*) Voici trois marguerites qui caressaient son visage et l'empreinte de son corps dans l'herbe. Je le vois, à travers ses habits, son corps tout nu d'une beauté suffocante... Son genou est recouvert par un voile plus transparent que l'air. Autour de son cou qui s'élançait, un mince serpent noir et cuivre et une chaîne d'or finement torsadé s'entrelacent... Pourquoi ma passion de la chair s'évapore ? Démons ! que me voulez-vous ? Est-ce aimer qui efface les fantasmes ? Il est des formes du passé, des abstractions de l'avenir qui divorcent de ce que je croyais savoir et brouillent mes désirs. Est-ce bien, est-ce mal ? O, Gul-Hindy, homme et maintenant femme, tu as arrêté net le fleuve de mes désirs fulminants et tu l'as remplacé par un océan serein qui se suffit à lui-même. Est-ce bien, est-ce mal, est-ce possible ? Inassouvi de chair comme je l'étais, se peut-il que je ressente la plénitude d'un accomplissement ? Et qu'est-ce ce sentiment que je dénomme qui éteint des années de désir sans l'éteindre si ce n'est en l'exaltant jusqu'au morne sublime ! Un chant qui cesse, une quiétude qui s'installe... La mort ?...

Scène 2

(Chéref-Eldin et Géoncha)

Géoncha se fait découvrir par un jeu de lumières.

Géoncha (*en dodelinant de la tête, une fiole dans une main et un bouquet de roses muscades dans l'autre*). Chéref-Eldin, modère un peu la violence de tes passions, et profite des avis salutaires d'un génie de vos amis. C'est moi qui ai présidé à ta naissance et à celle de Gul-Hindy. C'est moi qui, résolu de vous unir ensemble, formai entre vous de si bons nœuds et vous inspirai cette tendresse si prompte et si réciproque. Mais, comme vous n'avez pu éviter l'un et l'autre ce qui est écrit sur la table de lumière, il faut maintenant attendre avec patience le moment qui peut te rejoindre à ta princesse, et, par une soumission parfaite aux volontés du ciel, mérite le sort heureux qu'il te prépare peut-être. (*Alors que la taupe gigote sous la vareuse de Gul-Hindy.*) Mais as-tu donc le cœur si mal accroché ?

Chéref-Eldin (*ignorant la question de Géoncha*). Très grand génie, n'ai-je pas fait preuve de patience depuis ma naissance jusqu'à ce jour ? Mon endurance n'a-t-elle pas été grandiose face à l'épreuve la plus malsaine qui soit, et mon renoncement n'a-t-il pas été exemplaire devant la marée furieuse de mes désirs ? Que me faut-il faire maintenant ? (*La taupe s'agite furieuse sous sa vareuse*).

Géoncha (*dodeline de la tête, prend une première gorgée de sa fiole que Chéref-Eldin remarque et tient pour compte.*) Prince ! assez de plaintes. Te sens-tu assez de courage pour affronter la mort, unique moyen d'abrégé tes malheurs ou de périr glorieusement pour la princesse ?

Chéref-Eldin (*se tournant vers le publique qu'il interroge du regard; à part*). Voici de nouvelles conditions [qui mettent en balance ma vie et ma mort] à ma survie. Qu'à cela ne tienne. Je ne suis qu'un transfuge d'un autre monde, une ex-demoiselle désespérée de l'être. Voyons voir. (*Vers Géoncha.*) Ah ! c'est m'offenser que d'en douter. Je suis prêt à me sacrifier mille fois pour regagner la sublime Gul-Hindy. La mort la plus terrible ne pourra me détourner d'un aussi noble dessein.

Géoncha. Donne-moi la main, tu seras bientôt satisfait. (*Chéref-Eldin la lui donne.*) Le seul moyen d'assoupir la vigilance de Zéloulou est de le rendre amoureux. Ce génie qu'on dit perfide... (*à part*) : ce n'est qu'un pauvre diable qui balance l'ironie du sort et donne sens à ma force ; (*à Chéref-Eldin*) : se joue maintenant une comédie de l'amour avec la superbe Gul-Hindy...

Chéref-Eldin. Quoi ! (*s'écrite-t-il alors que la taupe s'agite.*)

Géoncha. ...et tu me l'accorderas sans peine, cette princesse est parmi les plus belles. Mais, je ne me trompe pas, quelque chose s'agite dans ta poitrine. Est-ce ton corps ou alors c'est ton âme ? Qu'importe. Il te faudra séduire ce sombre génie et pour cela je te rendrai la plus belle fille du monde ! Ce n'est qu'aux combles des amours que Zéloulou épuise ses forces, passage suffisant pour lui voler Gul-Hindy. Voici ta tâche. Es-tu toujours prêt à la sauver ?

Chéref-Eldin (*sans prendre le temps de réfléchir*). Génie merveilleux, je vois cette fiole que vous tenez dans la main et l'extrait qu'elle contient vous n'en buvez jamais. Est-ce avec cette essence que je deviendrai la plus belle fille du monde ? (*A part, alors que la taupe semble se révolter.*) Il n'est de savant que Dieu et sa volonté est avérée. Au nom de Dieu, il est temps que tu te lèves et nous fasses l'honneur de partir d'ici. Par Dieu et par le prix de ma vie ! l'une ici bas et l'Autre au-dessus de moi. Je ne fais que plier à Sa volonté. Loué

soit Dieu le Très Haut, le Très Grand et maudite soit la vie de ce monde avec ses misères et ses détresses !

Géoncha (*toujours en dodelinant de la tête*). Tiens, tiens, je n'y ai pas touché, tu dis. Bien, bien... (*Il s'en envoie une belle gorgée.*) Eh bien, l'es-tu ?

Chéref-Eldin. Je le suis.

Géoncha. Il faudra alors que tu enlèves tes habits et que tu entres dans ce bain.

Une splendide baignoire apparaît de nul part. Géoncha y trempe son bouquet des roses de muscades. Chéref-Eldin commence alors une longue séance de strip-tease accompagnée ou non par une musique. Il traverse la scène de part en part en en disséminant ses affaires tout en gardant sa vareuse jusqu'au dernier moment.)

Chéref-Eldin (*en se déshabillant*). Maître, quelque soit ma volonté et ma beauté de femme, Zéloulou s'en méfiera et le temps sera long avant qu'il n'atteigne ces combles des amours que vous dites. Gul-Hindy est en danger de mort et ce génie fourbe la menace d'un vieillissement précoce... (*Il s'interrompt brusquement en se rendant compte qu'il allait se trahir. A part.*) Qu'est-ce que je dis, je suis fou, il n'est pas censé le savoir. (*Se reprenant.*) ... d'un vieillissement qu'elle ne saurait éviter agonisante dans ses bras. Votre pouvoir devrait être à même d'aller plus vite que ne mettra une fille sans expérience – comme je le serai – à faire chanter la corde sensible d'un esprit perfide. N'existe-t-il aucun moyen d'aller plus vite ? (*La lenteur avec laquelle il se déshabille contraste avec son impatience.*)

Géoncha. Aucun. Dieu, dont la sagesse est infinie, nous a accordé à Zéloulou et à moi des pouvoirs égaux. Mais, cette égalité n'est qu'une danse fatale sur une corde au-dessus de l'abîme. A tant d'urgence il conviendrait que tu ajustes plus de célérité à te déshabiller.

Chéref-Eldin (*en faisant semblant de se dépêcher et en misant le tout pour le tout*). Mais, génie protecteur et bienfaisant, vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous promenez-vous avec cette fiole à laquelle vous ne touchez jamais.

Géoncha (*toujours en dodelinant de la tête, lui jette un regard inquisiteur*). Tu tergiverses toujours. Quoi donc, es-tu déjà au regret des promesses que tu viens de me faire et le sexe que je te donnerai pour quelque temps seulement – que ton expérience t'aidera à recevoir avec grâce et détermination – te ferait-il renoncer déjà à la belle Gul-Hindy ? (*Changeant*

brusquement d'idées, méfiant.) Mais dis-moi, serais-tu sans mémoire ? N'ai-je pas bu une large gorgée tout à l'heure ?

Chéref-Eldin. Par Dieu, non ! c'est ce qui m'intrigue.

Géoncha. *(Après un moment où il s'oublie. En remarquant encore une fois les gigotements de la taupe.)* Quel drôle de poitrine tu as, beau prince. Mais, en effet, que sais-tu des mystères de la vie et de ceux de cette liqueur inestimable ? Tout élixir de vie contient son antidote et il ne nous faut surtout pas en boire plus que nécessaire car son effet devient alors funeste. Ce qui importe c'est la dose. Tout ne tient qu'à un fil invisible... Tu dis donc ne m'avoir pas encore vu boire. Comme c'est étrange... Allez, dépêche-toi d'entrer tout nu dans ce bain ; t'y attend une transformation prodigieuse et tu seras, pour un moment, la plus belle fille que l'on puisse voir.

Chéref-Eldin. C'est que mon sexe ayant à peine recouvert sa forme originelle... *(A part)* Mais, Dieu, il a perdu son contenu ! *(Vers Géoncha)* ...il lui est maintenant pénible de contempler deux autres variations dont la première lui imposera dans la chair ce qu'il a répugné pendant dix-sept ans dans l'esprit ! Mais, aimable et très estimé génie, ce n'est que pour dire, car mon âme qui en ce moment même *(la taupe se débat en vérité sous sa vareuse)* se débat sauvagement dans ma poitrine, est une bête aveugle qui ne cherche qu'à s'échapper, bestiale, pour retrouver ses galeries souterraines...

Chéref-Eldin n'a plus maintenant le choix. Il est nu sous sa vareuse et il ne lui reste plus rien à dévêtir. Géoncha ne semble pas décidé à boire de sa fiole et le regarde fixement. Chéref-Eldin s'approche alors lentement de la baignoire qu'un faisceau de lumière fait ressortir de l'obscurité de la scène, passe une jambe par dessus le rebord et, alors qu'il s'apprête à passer la deuxième, il s'arrache brusquement la vareuse et découvre la taupe qui se débat furieusement. Géoncha reste un moment pétrifié, fait ensuite quelques pas en arrière, porte la fiole à la bouche et en prend plusieurs gorgés. La lumière baisse alors que Géoncha s'affaisse, que la taupe s'échappe et que Chéref-Eldin glisse dans la baignoire.

Scène 3

(Le Conteur, Chéref-Eldin, Géoncha – immobile –, Voix de l'anneau ; plus tard, Zéloulou et Gul-Hindy)

Plusieurs heures ont passé. Le décor a changé et suggère la description du Conteur ; la scène reste sombre, éclairée au lointain par les palpitations ravageuses d'un grand feu qui embrase la forêt. Le Conteur est en premier plan alors que Chéref-Eldin, penché au-dessus de Géoncha, immobile, lui enlève l'anneau et l'étudie longuement, minutieusement, en le portant à bout de bras au-dessus de sa tête sur fond de flammes lointaines. Il tourne le dos au public. Quand on le verra de face on s'apercevra qu'il a été transformé en femme. Il porte toujours sa vareuse où il cache à nouveau la taupe agitée.

Le Conteur. Des heures durant, abasourdie par le choc d'une si inconvenante transition, la nouvelle Chéref-Eldin s'est promenée hagarde dans la forêt séculaire en y allumant des feux qu'elle appelait follets.

Regardez devant vous la plaine inondée par un océan de flammes d'où s'échappent des hordes d'animaux étranges et flous, mi-porcs mi-lièvres, mi-biches mi-reptiles, mi-chiens mi-rats, mi-moutons mi-crapauds, mi-hommes mi-lions, mi-vous mi-moi. A l'est comme à l'ouest les remparts de la forêt, d'un vert sombre, sont touffus, denses et bombés. D'une part, ils explosent comme un volcan qui vomit braise et fumée. De l'autre et plus proches, ils accueillent parmi leur feuillage ténébreux une meute d'oiseaux bruns, vigoureux et gonflés, dont le plus philosophe, tourné vers l'intérieur, vous présente de dos l'or et le rouge exubérants de son plumage. Est-ce pour attirer, pour conquérir, ou alors est-ce par pure indifférence ? De face, un faucon occulte vous regarde d'un seul œil, ses ailes déployées. D'autres oiseaux jaillissent de la fournaise en nuées onduleuses s'étirant vers l'horizon. De très loin, un massif bleuâtre couvert par les brumes, impassible, domine la scène.

Chéref-Eldin (*en contemplant l'anneau*). Les heures passent. Elle vieillit ma bien-aimée. Que faire de l'anneau du pouvoir dont l'ancien possesseur n'a su que faire pour éreinter le mal, lequel voudrait bien s'en servir pour l'anéantir ? Puissent tous les deux se transformer en mouches ou en bêtes de charge. Oh, merveilleux anneau de Salomon, peux-tu me ramener à l'état que je viens de quitter ? Vite, vite, rends-moi mon sexe et sa rage. Fais que Gul-Hindy, sa chair et son âme me reviennent aussi chauds, aussi jeunes ! (*Rien ne se passe.*) Me voici donc embrouillé(e) à nouveau pour des raisons qui me dépassent. Les heures

défilent et Gul-Hindy vieillit. Ha ! Comme la tournure des choses est plus drôle que nature ! A qui le plaisir d'en rire ? Je veux savoir !

Voix. A l'autre !

Chéref-Eldin. Qui parle ?

Voix. L'anneau.

Chéref-Eldin. Tu parles ?!

Voix. Je réponds.

Chéref-Eldin. Dis-moi que faire.

Voix. ...quand je peux.

Chéref-Eldin. Tu ne peux pas ?

Voix. Il faut que le pouvoir me le permette.

Chéref-Eldin. Quel pouvoir ?...

Voix. A chacun son pouvoir. Pour ce qui te concerne, c'est la taupe.

Chéref-Eldin. La taupe !?

Voix. Voix. Eh bien oui.

Chéref-Eldin. Mais elle a disparue !

Voix. Sans elle, autant me rendre à Géoncha, ou me livrer à Zéloulou. Cette taupe est ton espoir. N'est-ce pas grâce à elle que tu me possèdes ? Réfléchis.

Chéref-Eldin. Je réfléchis. Me voici plongée dans l'abîme du destin à l'instar de cette taupe qui creuse ses galeries sinistres. Le silence et le noir sont la part qui me revient. A cette confusion extrême je n'y ai point contribué. La surprise est absolue car je suis innocente... Innocent ! Pire qu'un centaure dont la croupe massive, le sexe énorme, les quatre sabots, déversent leur furie chevaline dans son cerveau souverain, j'ai visité les sexes tout d'abord dans l'esprit et maintenant dans la chair. Bardée je suis d'une fente là où mon tronc s'achève. Le rôle que j'ai joué pendant dix-sept ans sous l'empire d'une bêtise sans bornes, je l'endosse enfin pour de vrai le moment même où je pensais m'en défaire pour toujours.

Voici mes réflexions.

Voix. Des réflexions de femme. Sont inutiles. Il faut des réflexions de taupe.

Chéref-Eldin. Dans les splendides galeries de la taupe majuscule dont les parois en terre revêche supputent la paraffine

la luxure aveugle trouve son plein

Je ne sais. Me faut-il tout comprendre si tôt pour que mon goût s'use avant d'avoir dégusté ?

Voix. Si le temps passe, tout bien considéré, Gul-Hindy ne fait que s'épanouir. Mais il y a des limites. Comment trouver la taupe, voilà ton problème.

Chéref-Eldin. Comment trouver la taupe, réponds !

Voix. Je ne sais pas...

Chéref-Eldin. Tu ne sais pas !?

Voix. Je ne sais pas comment tu peux croire encore, après tant de prodiges, qu'il suffit d'ordonner pour que les choses se fassent. Au fait, la voilà !

La taupe traverse en effet la scène. Chéref-Eldin réagit au quart de tour, se jette sur elle et l'attrape, mais ceci faisant, il laisse tomber l'anneau. Zéloulou apparaît à ce moment-là de nulle part en compagnie de Gul-Hindy qu'il garde jalousement. Géoncha, qui s'était réveillé depuis un moment, d'abord étourdi, dodeline de la tête et se précipite pour regagner l'anneau en même temps que Zéloulou qui relâche Gul-Hindy. Les deux génies et Chéref-Eldin qui tient de sa main droite la taupe au-dessus de la mêlée, se livrent un combat sans merci. Gul-Hindy, une très belle dame maintenant, cherche désespérément un allié et, n'en trouvant aucun, s'empresse auprès du Conteur et lui demande son aide. Le Conteur refuse. La taupe, bien sûr, se débat.

Le Conteur (*ignorant les supplications de Gul-Hindy*). Mais, comme après la pluie, le soleil, voici que le feu s'apaise et que la forêt, ou ce qu'il en reste, inspire par bribes l'air pur au-dessus de la fumée épaisse. Encouragés par l'ignorance, peut-être, le Roi et la Reine de Tuluphan pressent leurs chevaux hardis parmi les braises et les cendres pour fêter aujourd'hui même les dix-sept ans accomplis de leur progéniture. (*Il rit.*) Cela me rappelle l'épreuve du bâton. Il paraît qu'un roi en fit fabriquer un qui était également épais aux deux bouts et posa comme condition de paix à son voisin qu'il lui en désignât la partie supérieure et la partie inférieure, sans quoi il lui ferait une guerre sans merci. Que faire ? Le couple royal saura-t-il de quel côté chercher ? Son ignorance s'accommodera parfaitement du changement de sexe de leur fausse Gul-Hindy, mais, par le Tout-Puissant, faut-il encourager cette confortable incapacité ?

Gul-Hindy. Cruel conteur, cruel conte ! Laisserais-tu deux génies de malheur maltraiter une femme ? Ou alors... Je comprends, c'est toi le démiurge, le meneur de cette ronde. Dansons alors. (*Elle entraîne le Conteur dans une danse qui les porte vers le groupe des trois se disputant l'anneau.*)

Gul-Hindy (*vers les deux génies*). Pauvres pantins, courez, enfuyez-vous tant qu'il est temps.

Votre empire n'est plus que cendres et ruines. Laissez cette sublime beauté avoir ce qui lui revient de droit.

Zéloulou (*en l'ignorant, vers Chéref-Eldin, tout en bataillant*). Qui es-tu, splendide créature ?

Chéref-Eldin. Une fille.

Zéloulou. O, belle, cela se voit. Quel éclat, quelle harmonie, quelle finesse, quelle grâce !

Mais que fais-tu de cette taupe ? Laisse-moi cet anneau et je ferai de toi la reine des génies.

Chéref-Eldin. O, misérable, on voit bien que tu ne connais point le fin fond de l'histoire.

Aveugle comme cette taupe, tu ne possèdes même pas des galeries pour y terrer ta honte.

Va-t'en, laisse-moi.

Zéloulou. O, belle, je t'apprendrai le monde...

Géoncha (*tout en combattant*). Chéref-Eldin, n'oublie pas à qui tu as à faire !

Le Conteur réussit à se libérer de l'étreinte de Gul-Hindy et se retire vers un coin de la scène. Chéref-Eldin réussit à attraper l'anneau.

Chéref-Eldin (*se détachant de la mêlée, tenant d'une main la taupe et de l'autre l'anneau au-dessus de sa tête*). Je te tiens !

Voix de l'anneau. Ordonne, maître !

Chéref-Eldin. Débarrasse-moi de ces deux pantins. (*Les deux génies se voient aussitôt repoussées par une force invisible et se retrouvent assis par terre envahis de stupeur.*)

Gul-Hindy. Arrête-toi là, ne dis plus rien. Regarde-moi ! Ne suis-je plus à même maintenant d'exhausser tes rêves les plus extravagants ? (*Alors que Chéref-Eldin la regarde incrédule.*) Ne me reconnais-tu pas, je suis Gul-Hindy, celle qui a déchaîné en toi l'amour le plus fou, la frustration la plus terrible et enfin, la surprise la plus inattendue.

Chéref-Eldin. Gul-Hindy ! Mais vous êtes maintenant une femme dans la puissance de l'âge ! Par le Prophète et ses anges, est-ce que j'ai passé tant de temps pour enlever à Géoncha l'anneau de Salomon ?

Gul-Hindy. Qu'importe, quelques heures, quelques années pour moi.

Chéref-Eldin. O, rêve de mes rêves, magnifique princesse, créature d'amour, je vous reconnais et ma chair frissonne. L'anneau de Salomon nous rendra à nous-mêmes. Il suffit de le lui ordonner.

Gul-Hindy. N'en fais rien. Regarde-moi bien d'abord. Ne me trouves-tu pas plus accomplie, plus désirable ? Ne penses-tu pas que, pour une fois un malheur a donné des fruits d'or ?

Chéref-Eldin. (*très dérouté*). Je ne sais...

Gul-Hindy. Prince adoré – ou devrais-je dire, Princesse ? –, regarde. Les marguerites qui caressaient mon visage sont encore là. Le monde n'a pas vieilli.

Chéref-Eldin. Mais la forêt est morte.

Gul-Hindy. De son fort s'élancent de nouvelles pousses. Ne sens-tu pas leur assaut au for de ton âme ? Détends-toi, viens dans mes bras.

Chéref-Eldin. Mon cœur a connu la turpitude des fantasmes virulents, et, par miracle, vous l'avez apaisé alors que nous nous méprenions sur nos sexes. La mansuétude [l'onctuosité] du mien n'a fait que s'aggraver après avoir découvert votre sein béni et inondé de sang. Mais maintenant que nous sommes femmes toutes les deux, je ne sais plus...

Gul-Hindy. Tous les deux, d'une même façon, nous avons subi depuis la naissance le supplice d'un tabou redoutable. Jusqu'à ce jour, nous avons accepté sans audace une entorse monstrueuse à ce que nous sommes...

Chéref-Eldin. L'entorse dont vous parlez, comme vous pouvez le voir, a pris place dans ma chair...

Gul-Hindy. Mais elle te sied si bien ! Tu es si belle ! Reste comme tu es. Pour t'aimer, avec l'aide de l'anneau de Salomon, je prendrai le sexe fort et je serai ton époux.

Chéref-Eldin. Que dites-vous là ? Je ne puis comprendre.

Gul-Hindy. Je dis que notre versatilité sera le gage d'un amour débridé.

Chéref-Eldin. Mais c'est une entorse monstrueuse, vous venez de le dire.

Gul-Hindy. Je le dis, je le pense. Ne comprends-tu que la seule façon de conjurer le sort est de lui jouer le tour qu'il nous a joué lui-même ? Pendant ces années que j'ai passées auprès de Zéloulou, j'ai mieux appris le mystère du monde.

Chéref-Eldin. Le mystère du monde ?...

Gul-Hindy. Il y a longtemps, l'effronterie du Grand Vizir de mon père l'a porté jusqu'à me faire des avances alors que – à ses yeux –, j'étais pubère et prince. Il me toucha de ses mains grotesques et me déclara son amour. Il me promit ciel et terre qu'il me montra depuis une vaste terrasse, et exalta la beauté des passions.

"Tu te méprends hideusement, ministre – lui dis-je,

Ta tête qui penche à force de s'esquiver aux gifles de mon père
 – que Dieu le garde de l'ignominie !
 n'est qu'à un pas de rouler à tes pieds
 et tes mains lubriques, une fois tranchées sur une enclume rouillée,
 feront des torchères dans les cryptes profondes
 Pour que tes râles hideux n'importunent personne
 j'aurai pris soin de t'arracher la langue et de blanchir ta gorge à la chaux vive
 Silencieux à l'extrême,
 ton hurlement intérieur aura alors atteint un paroxysme de glace et de
 feu
 celui de l'amour
 Misérable, efface-toi de ma vue !"

Je parlais ainsi à un âge où les princesses songent aux caresses imbéciles de princes hissés sur des coursiers ailés. Je croyais comprendre l'impertinence sans bornes des sexes et l'aspiration infinie de l'amour. Mais c'était compter sans l'ineptie aveugle de l'orgueil juvénile. Il me fallait encore connaître Zéloulou, sa science prodigieuse et le passage du temps pour apprendre que l'homme est un centaure déculotté. Il hennit foulant de ses sabots une nappe immaculée brodée par Vénus. Regarde, elle est posée à même la terre parmi des rochers bruns qui vomissent de l'or et des diamants. (*Le Conteur écoute de plus en plus étonné ce discours discursif et fait des signes vers le public qui note le délire de Gul-Hindy.*) Oui, l'on voit au loin la montagne bleue et la mer verte, mais ici-là le sang coule à flots et la princesse-cheval tient dans ses bras le corps déjà froid de son prince-cheval.

Maintenant je connais, adorable princesse, les rêves déchaînés qui ont venté tes sens comme des tempêtes. Je sais aussi la quiétude dubitative qui t'a gagnée à la vue de mon sein percé par ta flèche. Mais rien n'est éternel.

Chéref-Eldin. Gul-Hindy, mon amour, ma princesse, permettez que j'ordonne à l'anneau...

Gul-Hindy. Chuut. Voici un couple royal qui sort de la forêt.

Scène 4

(Tous les personnages. Les nourrices sortent de l'ombre plus tard)

En sortant de la forêt, entrent Riza et Mochzadin, reine et roi de Tuluphan. Ils protègent leur bouche et leur nez avec des mouchoirs colorés. Ils toussotent et essuient des larmes qui coulent à flots de leurs yeux irrités. Tous les autres personnages restent immobiles en les regardant. Le crépuscule s'avance lentement.

Mochzadin. Enfin nous voici ! Quelle histoire prodigieuse ! Vous avez vu, très chère, qu'il y a une fin à tout. (*En regardant vers Chéref-Eldin.*) Voilà notre Gul-Hindy plus belle qu'une fée. Venez que nous vous embrassions. (*Il l'approche et la prend dans ses bras. La reine fait de même.*) Nous avons eu vent de vos aventures fabuleuses et voulions y participer de nos faibles ressources totalement consternées.

Riza. Voici aussi Géoncha ! Mais que faites-vous, ma fille de cette taupe !? (*Chéref-Eldin ne répond pas et serre la taupe contre sa poitrine.*) C'est une taupe, n'est-ce pas ? Vous ne dites rien ? (*En faisant abstraction.*) Cette fugue qui nous a fait si mal vous a servi au mieux. Nous vous pardonnons et venons vous souhaiter un bon anniversaire. S'il ne faisait si tard nous ordonnerions que l'on dresse dans cette clairière une table magnifique.

Chéref-Eldin (*le regard égaré*). Clairière, dites-vous... dresser une table...

Riza. Mais que lui arrive-t-il à ce pauvre Géoncha ! Ce vénérable génie, une fois Effed, décapité, m'a tenu la main haute : voici beauté surnaturelle pour moi et pour ma fille à venir, voici aussi, pour elle, un époux quand ils auront dix-sept ans. Très bien. Vous souvenez-vous, princesse, Effed était mon cheval. Et les autres (*en montrant vers Zéloulou et Gul-Hindy*) qui sont-ils ?

Alors que la lumière du jour pâlit à vue d'œil et qu'une brume épaisse s'avance et cache de plus en plus au spectateur tous les personnages hormis le Conteur qui est en premier plan. Les répliques qui suivent percent depuis l'obscurité brumeuse (brune) où est plongé tout l'arrière de la scène. On devine, mais on n'en est pas sûr, les personnages qui les disent.

Mochzadin (*alors que Chéref-Eldin s'obstine à ne pas répondre*). Faut-il s'inquiéter ? Vous est-il arrivé quelque désagrément, princesse ? Si oui, que dire des génies qui veillent et qui mal-veillent et surtout de notre grande sénilité ?

Riza. A votre si jeune âge !... mon époux ? Pour ma part, je confesse une remarquable négligence depuis que la tête d'Effed s'est abattue sous mes yeux à ses pieds, voilà dix-sept ans... Mais cette taupe ne me dit rien qui vaille... (*La taupe se débat.*)

Géoncha. Celui-ci, c'est Zéloulou. Quant à cette dame...

Gul-Hindy. Pour vous servir, je suis...

C'est à ce moment-ci que la taupe s'échappe de la main de Chéref-Eldin et s'enfonce dans le noir.

Gul-Hindy (*voix*). La taupe, la taupe !

Riza (*voix*). Quel jour d'anniversaire ! Ne sens-tu pas comme un goût d'empires qui s'effondrent ?

Mochzadin (*voix*). En effet, pour une première promenade, elle n'est que trop pleine de prodiges !

Riza (*voix*). Je parlais empires.

Mochzadin (*voix*). Mais oui. Aurais-tu pensé, ma chère, que les génies nous regardent prostrés comme s'ils avaient pris nos places ?

Riza (*voix*). Je vois. Le roi de Tuluphan n'est plus ce qu'il était...

Mochzadin (*voix*). Peut-être, chère épouse. Car en effet, ces miracles m'émerveillent, et je me réjouis sans cesse devant les immenses ressources de l'homme. Penses-tu, il parle, il aime, il réfléchit, il se transforme...

Gul-Hindy (*voix*). La taupe a avalé l'anneau ! Il faut l'éventrer !

Chéref-Eldin (*voix*). Mais elle a disparu...

Gul-Hindy (*voix*). Il faut la trouver !

Chéref-Eldin (*voix*). Il fait noir...

Mochzadin (*voix*). Une taupe, vois-tu, peut valoir tous les empires du monde !

Riza (*voix ; apparemment vers Géoncha*). Grand génie, que se passe-t-il ? Où est le prince d'Ormuz que tu avais destiné à ma fille ? J'aurais tant aimé le voir. Dix-sept ans ne suffisent-ils donc pas pour qu'une malheureuse reine puisse agrandir ses palais et apaiser sa

prétention d'un monde plus large, d'une cour plus respectable. Cette nuit est noire comme la poix ! Mais répondez-moi ! Vous ne voyez que l'on s'égare ?

Un silence.

Le Conteur. C'est parce que trop de soleil fatigue que la pluie et l'amertume ont leur part de bien-être. Voilà le fond de ma pensée, maintenant que je la puis dire et que le conte s'achève. Je reste pourtant pensif. Regardez Géoncha, ce chef des bons génies. Il ne lui reste que son flacon vide alors que sa force s'en est allée avec la perte de son anneau. Et que dire de Zéloulou, ce monstre qui n'a rien perdu si ce n'est une occasion unique... Pourquoi reste-t-il immobile, pourquoi son regard a-t-il pris cet air des lointains ? Regarde-t-il la montagne reculée et brumeuse, la forêt calcinée, espère-t-il le retour des animaux étranges et flous, mi-porcs mi-lièvres, mi-biches mi-reptiles, mi-chiens mi-rats, mi-moutons mi-crapauds, mi-hommes mi-lions ? Se laisse-t-il enivrer par le tourbillon affolé des oiseaux qui reviennent et par leurs cris stridents ? Pose-t-il son regard ahuri sur cette tournure des choses qu'il ne peut expliquer ? Ou alors, le plonge-t-il dans lui-même et y voit, tout au fond, la source du mal qu'il n'a pu soupçonner ? A savoir qu'il est aussi inutile que son comparse Géoncha...

Gul-Hindy (*voix*). La taupe, la taupe !

Les deux nourrices sortent de l'ombre.

Nourrice. Élastique plie avec grâce. Apparaître c'est disparaître, qui dit devra se taire et qui a dit a accompli. Qui descend aura monté. Qui se mouille est humide, mais gare au soleil et au vent. Qui vole bat des ailes... même la buse.

Mérou. Tu chantes, tu chantes... Qui s'avance s'élançe. Qui dit "encore" dira "assez". Qui veille s'endormira. Qui s'oublie ne rêve pas¹. Qui est là n'est pas ailleurs. Qui est soi n'est pas un autre, mais "Je est un autre". Aimer n'est pas fondé.

Le Conteur. Kong-souen Long a dit : "Un cheval blanc n'est pas un cheval"¹. Quant à la taupe, la voici !... (*Il la tient à bout des bras et la pose doucement par terre où elle reste immobile.*) Elle garde dans ses boyaux l'anneau de Salomon. (*Pause.*) L'histoire je vous la

¹Lie Tseu, *Le Vrai Classique du Vide Parfait*.

conte comme il me sied... Mais de cette taupe je ne sais que faire... (*Alors que s'éteint le dernier rayon de lumière.*) Si ce n'est un feu d'artifices !

Qui jaillit en effet depuis l'endroit où se trouvait la taupe. Au bout d'un moment la scène toute entière s'éclaire et les personnages saluent.

?? -28/10/1995

